

# Voyage au Mexique

## Préparatifs de départ



### *Lettre de Jean<sup>TM</sup> à son beau-frère René Weiller*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat

Lundi 10 mai 1909

[...] Je dois m'embarquer le samedi 5 juin au Havre sur la « Savoie ». Ma cabine est déjà retenue. Je m'arrêterai deux jours à New York pour visiter un laboratoire d'expert essayeur, et deux jours à Philadelphie pour visiter les établissements de la Monnaie américaine.

Il faut que j'arrive à Mexico avant la fin de juin pour avoir le temps de m'installer pour commencer mon travail le 1<sup>er</sup> juillet. Le mois de juillet sera très grave pour moi. C'est le premier inventaire de notre nouvelle usine. Il peut être décisif.

C'est un terrible problème que de retrouver des traces d'or dans des tuyaux de cheminée et dans les poussières des balayures. O Heures angoissantes quand nous regarderons bouillir la riche liqueur, quand nous filtrerons les boues précieuses, en nous disant :

« Encore un peu, c'est le dividende de nos actionnaires ; encore un peu, c'est notre gratification ».

Et avec les fumées mortelles qui montent de nos appareils, monteront aussi nos rêves de fortune.

Telle est la vie des chimistes modernes, qui ressemble beaucoup à celle des alchimistes du Moyen-âge !  
[...]

### *Lettre de Jean à sa sœur Laure J.N.*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat

Jeudi 3 juin 1909

Ma chère Laure,

Je reçois à l'instant ta lettre. Je suis très occupé par mes préparatifs de départ. Je n'ai pu m'occuper de la photo de tes enfants qui n'est pas arrivée. Thérèse me l'enverra. Il est probable que des lettres envoyées aux États-Unis ne me rejoindraient pas. Écrivez-moi à la société à Mexico :

Sociedad Afinadora de Metales.

10 Capuchinas.

Mexico. D.F.

Je vous ferai savoir mon adresse définitive vers le 14 juillet.

Il est convenu avec Monsieur Derbanne, secrétaire de la Société d'affinage de métaux, 56 rue de Provence, Paris, que les dépêches que je signerai Tommy seraient immédiatement envoyées à ton mari et

à oncle Albert. Grâce au code Liebers <sup>1</sup> que nous employons entre Paris et Mexico, nous pouvons télégraphier des phrases entières comme un seul mot.

Si de votre côté vous aviez à m'annoncer une nouvelle très urgente, vous pourriez prier Monsieur Derbanne de la transmettre. C'est le procédé employé habituellement pour les ingénieurs du Boléo<sup>2</sup>.

C'est vraiment précaire, car il faut compter cinq ou six semaines pour avoir une réponse par le service postal. Thérèse ne peut m'accompagner au Havre. J'aime mieux cela. Si Jacques ne peut venir au dernier moment, j'aurais été fort ennuyé de l'abandonner toute seule sur le quai.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles. Le seul vrai danger du Mexique est la nostalgie de tous les Français qui se trouvent isolés là-bas. Il n'y a absolument aucune société et l'ennui passe pour être plus dangereux que le typhus, le choléra et la fièvre jaune. Je te prie de me rappeler au souvenir de ta belle-mère. J'aurais été heureux de passer lui dire adieu, si j'avais été envoyé à Vienne.

Je prends le train demain vendredi à 1 heure vingt à Saint Lazare. Je prends Jacques au passage à Gaillon. Nous dînons et couchons au grand hôtel Moderne du Havre et je m'embarque le samedi 5 juin à neuf heures et demie du matin sur la Savoie.

Je descendrai à New York six ou sept jours après, à l'hôtel La Fayette-Brev..t où je resterai deux ou trois jours. J'irai ensuite à Philadelphie passer deux jours probablement, puis je traverserai toute l'Amérique du Nord en pullman en cinq jours et cinq nuits. Il faut que j'arrive à Mexico avant la fin du mois, et que j'aie le temps de m'installer. À partir du 1<sup>er</sup> juillet, nous avons notre premier inventaire qui sera peut-être décisif.

Thérèse part chercher la photo de tes enfants chez Taponier. J'espère donc pouvoir l'emporter dans mes bagages. Mes meilleurs souvenirs pour Louis. Je t'embrasse très tendrement ainsi que tes enfants.

Ton frère dévoué.  
Jean Tommy-Martin

*Lettre de Jean à son beau-frère Louis J.N.*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat

Samedi 5 juin 1909

Mon cher Louis,

Une petite réparation à la *Savoie* a retardé mon départ de trente-six heures et je vous écris au moment où je devrais déjà être en mer. Je quitterai Paris demain dimanche 6 juin par le train transatlantique qui part à 4 heures de Saint Lazare. La *Savoie* prend le large à onze heures du soir dimanche.

Je suis bien content que vous ne soyez pas venu, vous vous seriez dérangé pour rien hier. J'emporte dans mes malles la très belle photographie de mes neveux et nièces arrivée à temps.

Je télégraphierai 56 rue de Provence dès que je serai arrivé à Mexico et Monsieur Derbanne aura l'obligeance de transmettre la dépêche à oncle Albert et à vous.

Je pense que je recevrai souvent des nouvelles de Chalon. Suzanne pourra m'envoyer des cartes postales, car je n'ose pas lui demander de lettre.

Mon adresse provisoire est :

SOCIEDAD AFINADORA DE METALES  
10 CAPUCHINAS  
MEXICO D.F.

Jacques compte bien que vous pourrez suivre son programme de visites à Berlin. Il a tout prévu, même la messe.

Merci beaucoup pour vos vœux de bon voyage. Je souhaite moi-même que vous fassiez une agréable tournée à Grenoble et ensuite à Moscou. Je vous enverrai des cartes de toutes mes étapes.

Tout à vous  
Jean T.M

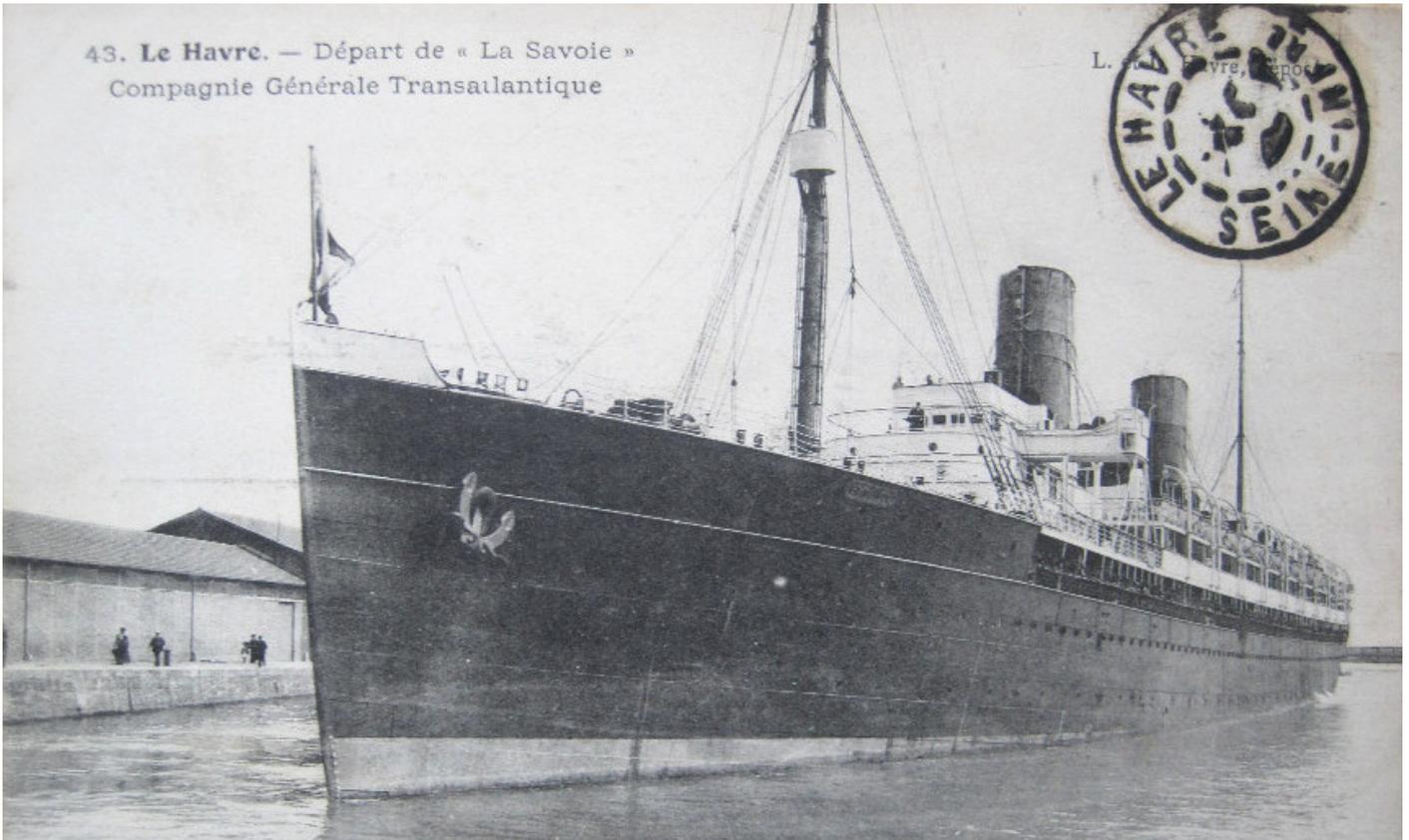
Dernier tuyau. Je pars avec des frais de voyage très convenables.

---

<sup>1</sup> Le **Lieber Code** est un acte signé par le président Lincoln le 24 avril 1863 qui codifie la loi martiale, la juridiction militaire, le traitement des espions et des traîtres ainsi que des prisonniers de guerre.

<sup>2</sup> La compagnie du **Boléo** est un groupement d'ingénieurs.

## Traversée de l'Atlantique



**Départ de la Savoie le 7 juin 1909**

*Lettre de Jean TM à son beau-frère René Weiller*

À bord de la *Savoie*  
Lat 42°07' Nord  
Long 57°33' Ouest

Samedi 12 juin 1909

Mon bien cher René,

La mer n'est pas bonne. Nous avançons très lentement. La mer est houleuse, le vent debout. Bien que nous ayons vingt-deux mille chevaux, nous faisons tout juste trente-quatre kilomètres à l'heure. Nous avons passé au banc de Terre-Neuve au milieu des brouillards et toute la nuit la sirène a hurlé douloureusement. C'est ici que la *Bourgogne*<sup>3</sup> a péri avec plusieurs centaines de passagers. C'est un souvenir trop récent pour nous laisser indifférents. Probablement pour nous rendre courage, l'excellent orchestre de la Savoie joue ses airs les plus entraînants. Rien de curieux comme la vie à bord d'un transatlantique. C'est une série de concerts, de représentations de toutes sortes, de jeux variés.

Le matin promenade hygiénique sur le pont, puis après le déjeuner, repos dans de bons fauteuils. Vers trois heures nous recevons le Journal de l'Atlantique qui nous donne toutes les dépêches intéressantes du monde entier par télégraphie sans fil. Goûter-concert. Le soir, nous dînons en smoking ou en habit. Je n'ai pas à me plaindre. Je prends mes repas à la table du commandant, et ma cabine est la meilleure de son espèce (car les cabines de première classe se subdivisent en une douzaine de variétés depuis 500 francs jusqu'à 2000 francs).

<sup>3</sup> Naufrage de la *Bourgogne* le 4 juillet 1898 à la suite d'un abordage avec un grand voilier par temps de brouillard. Plus de 500 victimes.

Nous avons eu un temps superbe au départ et puis tout s'est gâté. Il y a même eu une tempête sérieuse avant-hier. Tout le pont était balayé par les vagues. Nous avons dû rentrer au salon. Les secondes classes qui sont à l'arrière du bateau étaient secouées d'une façon épouvantable. On les voyait monter en l'air, puis redescendre brusquement d'une dizaine de mètres. Ils étaient presque tous malades.

Les premières classes sont beaucoup plus stables ; néanmoins, sur quarante passagers, nous étions seulement dix à déjeuner. Quand la mer est mauvaise, les plus gros paquebots sont secoués comme de simples fétus de paille. Je n'ai pas encore payé mon tribut à Neptune et je commence à croire que j'ai le pied marin. Ma tactique n'a d'ailleurs rien d'héroïque. Quand je me sens fatigué, je m'étends de tout mon long, le malaise passe en quelques minutes. Les femmes et les jeunes filles sont lamentables, elles sont toutes malades. Leur traversée ne ressemble en rien à un voyage d'agrément et toute idée de flirt s'évanouit devant leur teint pâle et leurs yeux défaits.

Mon meilleur compagnon de voyage est mon voisin de table — Monsieur Van der Naillen — Américain d'origine belge. C'est vraiment un type superbe, et les heures passées à causer avec lui valent de l'or. Il m'a raconté sa vie, ses travaux, ses malheurs et ses succès, son évolution scientifique et religieuse. C'est un vieillard de quatre-vingts ans qui a l'enthousiasme d'un jeune homme.

Il me dit avec fierté : « C'est moi qui ai construit en Pennsylvanie le premier pont de fer américain, au temps de la guerre de Sécession, et quarante ans plus tard c'est aussi moi qui ai introduit la télégraphie sans fil aux USA ». Il est directeur de l'école polytechnique de San Francisco et il parle avec amour des ingénieurs qu'il a formés. Sa vie est un roman fantastique. D'une bonne famille libérale belge, il épouse une jeune fille d'une famille conservatrice. Les deux familles repoussent le jeune ménage qui part pour l'Amérique. Il travaille comme ingénieur — se fait rouler. Il crée une école d'ingénieurs à Chicago. Tout allait bien quand le grand incendie de 1871 détruit la ville. Ruiné, il va à San Francisco, crée une nouvelle école qui réussit très bien. Le tremblement de terre détruit tous ses établissements. Il emprunte de l'argent et reconstruit l'école sur les ruines de la ville. Trois mois plus tard, tout brûle — il avait alors soixante-quinze ans. Aidé par ses fils, il a rebâti son école polytechnique et en trois ans et demi il paye ses dettes, se remet à flot et se retire avec un revenu très satisfaisant.

C'est évidemment un individu tout à fait remarquable ; par malheur, il a des idées philosophiques tout à fait bizarres. Je n'ai rien compris à son catholicisme ésotérique — et dès qu'il parle d'évolution, d'être évolué, il ne me paraît plus jouir de la plénitude de ses facultés.

J'ai beaucoup causé aujourd'hui avec les trois religieuses franciscaines qui font ici bande à part. (C « est d'ailleurs bien naturel dans un milieu pareil — mexicain — new-yorkais — italien, etc.) Elles m'ont promis de prier pour mon succès dans ce monde et dans l'autre. Vous voyez que je mets de bons atouts dans mon jeu !

On parle toutes les langues à bord de la Savoie. Les secondes et troisièmes classes parlent surtout l'italien et des patois variés des pays balkaniques. En première classe on parle anglais et espagnol. L'élément français est une minorité. Nous sommes cinq allant au Mexique :

1. Une modiste.
2. Un ingénieur aux mines d'or de Dos Estrellas (ancien polytechnicien).
3. Le médecin de cette société (ancien médecin major de la marine de guerre).
4. Un Barcelonnette <sup>4</sup> représentant d'une maison de nouveautés à Mexico.
5. Moi.

Je retrouverai au Mexique le médecin et l'ingénieur, car la société de Dos Estrellas est notre principal fournisseur de bullion. Outre ces cinq Français, il y a aussi à bord une famille mexicaine qui rentre de Paris. Je me suis bien documenté sur les us et coutumes de Mexico. [...]

---

<sup>4</sup> Un **Barcelonnette** est un immigrant français au Mexique, venu de la ville de Barcelonnette et de la vallée de l'Ubaye. Il fera fortune dans le textile et la banque.

*Lettre de Jean à sa sœur Thérèse TM*

À bord de la *Savoie*  
Lat 41°10' Nord  
Long 68°08' Ouest

Dimanche 13 juin 1909

Ma chère Thérèse,

Je n'ai pas le droit de me plaindre de ma traversée. Je n'ai pas eu le mal de mer et presque tous mes compagnons ont payé leur tribut à Neptune, car nous avons eu très mauvais temps. Notre grand transatlantique était secoué comme une coquille de noix. Il y avait peu de roulis, mais le tangage était épouvantable. Tout l'arrière montait brusquement de dix mètres, les hélices sorties de l'eau s'affolaient. Une seconde après on faisait la bascule en sens contraire et c'est une sensation très désagréable que de sentir le bateau s'enfoncer sous ses pas.

Maintenant tout va bien, nous avons une mer d'huile, les dames font leur apparition sur le pont et à la veille d'arriver à New York, nous commençons à goûter le charme de la vie à bord.

*La Savoie* est un grand hôtel très luxueux. Nous avons trois concerts par jour. Le salon est une pièce élégante décorée dans le style Directoire. La salle à manger, très stable au centre du paquebot, est ornée de belles peintures.

Je suis à la table du commandant Tourrette, en compagnie d'un Belge et d'un Lyonnais, tous les deux citoyens américains. Il y a aussi un marchand de tableaux new-yorkais d'origine française et une jeune fille mi-parisienne, mi-new-yorkaise, qui est à la droite du commandant. Je crois que nous sommes à peu près les seuls à parler français. À toutes les autres tables, les Français sont noyés au milieu des Américains et des Mexicains qui parlent l'anglais et l'espagnol.

Le service est bien fait, la cuisine est excellente, mais le mouvement du bateau me donne une légère anxiété à l'estomac et je mange avec beaucoup de prudence.

J'ai eu de très intéressantes et agréables conversations avec mes compagnons de voyage.

Le Belge [...] est un individu remarquable. [...] Il parle avec feu et s'emballe comme un jeune homme. Dans notre conversation, il montre un tel enthousiasme que je me vois réduit au rôle d'agent modérateur.

Je cause aussi souvent avec les trois religieuses franciscaines qui vont au Canada. Cruellement éprouvées par le mal de mer, elles ont aujourd'hui des airs de rescapées [...]

Un Barcelonnète m'a expliqué en détail son commerce à Mexico. C'est exactement comme le Printemps à Paris, seulement au lieu de un franc, on paye une piastre, c'est à dire deux francs cinquante.

On imprime chaque jour à bord le Journal de l'Atlantique qui nous donne les dernières nouvelles par télégraphie sans fil. Nous avons ce soir dîner au champagne, soirée de gala. Maintenant qu'il fait beau temps, je trouve que le paquebot va trop vite. J'aurais continué volontiers quelques jours encore cette vie de farniente, qui est vraiment fort agréable. [...]

# Voyage à travers les États-Unis pour rejoindre Mexico



*New York et le pont de Brooklyn photo Loeffler*

*Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis J.N.*

The Bellevue Stratford Philadelphie

Vendredi 18 juin 1909

Mon cher Louis,

Je vous envoie ci-joint la collection complète des timbres américains. Je suis ici pour deux jours, je désire me renseigner autant que faire se peut sur la monnaie américaine. Malheureusement dans ma première visite faite ce matin, on ne m'a pas laissé voir le plus intéressant. Je vais me représenter demain muni d'une forte lettre de recommandation dans l'espoir d'entrer dans le sanctuaire.

Je vous envoie la carte postale de l'hôtel Bellevue. J'occupe une modeste chambre de 15 francs au septième étage (chambre seulement). Elle est d'ailleurs très luxueuse et confortable.

Pour vous donner une idée claire des prix dans ce pays je vous avouerai que j'ai payé cinq sous la carte postale représentant l'hôtel. J'ai gagné appétit en me promenant en ville. Mon dîner va coûter un prix fabuleux à la Société d'affinage. Il est vrai que comme compensation, j'ai trouvé à déjeuner ce matin dans le quartier ouvrier à 25 sous.

Je pense arriver le 23 juin à Mexico. Bons souvenirs pour tous.

Jean Tommy Martin

En Pullman Meridian, en plein Texas près Palestine

Lundi 21 juin 1909

Ma chère Thérèse,

J'ai passé quelques jours à New York qui est une superbe ville d'affaires, mais qui n'a rien d'artistique. J'ai eu la bonne chance d'y trouver M. Charles Ziegler, avec qui j'ai pris tous mes repas. Je suis resté près de deux jours à Philadelphie et je me suis arrêté quelques heures à Saint Louis. Je vais maintenant par train direct en soixante-quinze heures de Saint Louis à Mexico.

Ce qu'il y a de mieux à New York, c'est le port. Il est gigantesque. C'est là que se fait la moitié du commerce des États-Unis. La statue de la Liberté fait un très bel effet et doit impressionner les centaines de mille d'émigrants qui passent chaque année sous ses pieds.

Les maisons « gratte-ciel » sont peu nombreuses, on les compte facilement. Leur seule raison d'être est le manque de place. Le quartier des affaires est au bout d'une presqu'île (Manhattan), jadis prairie pour les bestiaux, où le mètre carré vaut aujourd'hui un nombre invraisemblable de milliers de dollars.

Une bonne maison dans Broadway (la grande rue) possède vingt étages, un tout petit escalier, et dix ou douze ascenseurs. La façade et la galerie du rez-de-chaussée sont entièrement en marbre et du beau marbre. Personne n'habite dans ces maisons. Ce sont seulement des bureaux qui se remplissent à neuf heures du matin et se vident à cinq heures du soir. Tout est simple, propre, pratique ; les ascenseurs maniés par des boys ou des nègres sont d'une souplesse merveilleuse.

J'ai eu trois entretiens avec trois hommes d'affaires américains. Ils m'ont reçu avec beaucoup de bonhomie, mais ils m'ont dit en peu de mots tout ce qu'ils avaient à me dire.

La cinquième avenue, déserte en cette saison, possède une série de très beaux hôtels. On trouve là de tous les styles. Les propriétaires, dont je me suis fait dire les noms, tous enrichis dans les affaires, constituent l'aristocratie des États-Unis.

Confidemment, ce que j'ai le plus apprécié à New York, c'est d'avoir une baignoire dans mon cabinet de toilette. On a tout sous la main, sans sonner le garçon, sans déranger personne, eau chaude, eau froide, peignoirs, serviettes en grand nombre. C'est bien compris. Nous sommes encore à l'enfance de l'hygiène à côté des Américains.

Le musée de peinture de New York est de date récente et possède peu de toiles. La qualité remplace la quantité. L'école moderne française est représentée par les plus fameux chefs d'œuvre de Detaille et Meissonier. Dans une grande salle de moulage, j'ai beaucoup admiré des reproductions au centième de l'Acropole et de Notre-Dame de Paris.

Il existe donc à New York des personnes de bon goût, mais elles doivent être rares. Car je n'ai pas pu acheter dans toute la ville une seule carte postale vraiment jolie. J'oubliais de te dire que la cathédrale catholique dédiée à St Patrick, patron des Irlandais, est un superbe monument gothique, tout en marbre.

Philadelphie est une grande ville qui n'a rien de bien curieux excepté les souvenirs de la déclaration d'Indépendance. J'ai fait deux visites à la Monnaie où l'on m'a reçu très cordialement et où j'ai recueilli des renseignements précieux pour notre industrie.

De Philadelphie à Saint Louis, le train le plus rapide met vingt-cinq heures, par Pittsburgh et Indianapolis. Je ne me rappelle pas avoir vu en Suisse ou en Savoie quelque chose de plus beau que la traversée des monts Allegheny.

Confortablement installé sur la plate-forme à l'arrière du dernier wagon-salon, j'ai vu se dérouler sous mes yeux un panorama de toute beauté : montagnes couvertes de forêts, rivières, lacs à la Fenimore Cooper. La voie ferrée monte par de grandes courbes en lacets. Toute la poésie de ce pays ne l'empêche pas d'être un des plus gros centres miniers du globe.

Il se fait un trafic intense sur les quatre voies parallèles. Toutes les dix minutes, nous croisons un train de charbon descendant vers la mer. Ce sont des trains énormes. J'ai compté



soixante et même quatre-vingt-dix wagons au même train, et les wagons sont de grande taille si longs qu'on est obligé de les mettre sur boggies. Le pullman est un très beau wagon lit de luxe. J'ai passé là une très bonne nuit.

À Saint Louis, je suis resté quelques heures. C'est une ville de cinq cent mille habitants, aussi insignifiante que possible. Il y a cent ans, il y avait mille habitants en majorité français.

Naturellement leurs descendants sont noyés dans les trente mille nègres, cent mille Allemands et quatre cent mille Anglais arrivés depuis lors. On a tout juste eu le temps de bâtir des maisons et de gagner le pain quotidien. La ville n'est qu'un grand campement. Ces gens-là n'ont pas d'histoire.

Quelques millionnaires, fuyant les rues sales et monotones, ont construit de délicieuses villas près du Parc où eut lieu la fameuse Exposition. C'est un quartier plus agréable que notre Avenue du Bois. Le site est plus beau et chaque habitation est isolée au milieu d'un grand jardin.

Pour conclure, il y a une centaine de familles qui vivent bien à Saint Louis, mais le reste n'a rien d'enviable.

J'ai pris à Saint Louis le train direct pour

Mexico City. Je suis dans le pullman avec une douzaine de jeunes Mexicains qui font leurs études aux États-Unis et retournent passer les grandes vacances 15 juin-15 septembre dans leurs familles. Ils sont très aimables. Nous causons anglais plutôt qu'espagnol. Ils ont gardé la politesse espagnole, tout en prenant l'activité américaine.

La traversée de l'Arkansas et du Texas n'est qu'une perpétuelle forêt. De loin en loin on coupe une clairière, on aperçoit quelques cultures, une maison en bois, puis la voie ferrée, qui est maintenant unique, se perd de nouveau dans la grande forêt. Dans la partie sud du Texas, les arbres se font plus rares, peu à peu on entre dans le désert. Les deux rives du Rio del Norte, frontière des États-Unis et du Mexique, ne sont qu'un gigantesque désert.

Mardi 22 juin 1909 - 4 heures du soir

Nous quittons le désert riche en sable et en cactus pour entrer dans la montagne. C'est le vrai Mexique qui commence. Je t'embrasse de tout cœur.

J.T.M

*Lettre de Jean TM à son beau-frère René*

En Pullman entre Saint-Louis et Mexico

Mardi 22 juin 1909

Mon cher René,

J'ai découvert l'Amérique plusieurs siècles après Christophe Colomb.

À New York, les maisons sont très hautes. Elles ont vingt ou quarante étages. Les habitants de New York se gardent bien de vivre dans ces citadelles. Ils logent tous dans la banlieue et ne viennent en ville que pour leurs affaires, de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Les Américains sont de beaux hommes. Sans plaisanterie, je crois qu'en peu de générations, ils prendront le type des anciens Indiens, premiers habitants du pays. Le nez s'affine, l'ovale du visage s'allonge, le menton se porte en avant. Ce sont de vigoureux gaillards. Leur seul défaut physique est ce diable de menton en avant. Ils ont des têtes de caïmans, et ils sont, paraît-il, tout à fait caïmans en affaires.

Quant aux Américaines, je suis désolée de dire la vérité, mais elles sont laides à faire peur. Un tramway new-yorkais rempli de femmes, c'est un musée d'horreur. Jeunes ou vieilles, elles sont toutes mal habillées. Il est vrai que ce n'est pas la bonne saison pour voir la ville. Tous les gens comme il faut sont à la campagne. J'espère que parmi les absentes il y a quelques beaux types qui ne se rapprochent pas trop de la squaw primitive.

La vie est très chère à New York même dans un hôtel ordinaire :

Petit déjeuner du matin :	3 francs
Grand déjeuner :	5 francs
Dîner :	7 francs

Et je ne bois pas de vin, et les pourboires sont de 10 à 15 %.

J'ai payé ma chambre d'hôtel 12,50 francs par jour. Il est impossible de dépenser sur ce pied moins de 35 francs par jour.

Heureusement c'est la princesse qui paye ! Je dois dire que j'ai une princesse généreuse. Elle est en même temps très habile, car je lui rapporte de New York et de Philadelphie des renseignements qui valent mieux que les frais.

J'oubliais de vous parler des Pullman. Ce sont des wagons bien compris. Je suis pour trois jours dans le mien. Ils se transforment successivement, en salon, en salle à manger, en dortoir. Je crois néanmoins qu'il y aurait bien des perfectionnements à y introduire. En particulier le velours dont il est garni est beaucoup trop chaud pour circuler en plein Texas. Le service est très bien fait par des nègres. Je vous quitte pour admirer les premières montagnes du Mexique. En quelques heures, nous allons nous élever de deux mille mètres.

*Aux administrateurs de la société d'affinage*

Mexico

Samedi 26 juin 1909

[...] Je suis arrivé à Mexico le mercredi soir 23 juin et je me suis mis à la disposition de Monsieur Simonin le jeudi 24 au matin. Je lui ai remis les 96 dollars 72 cents qui me restaient de mes frais de voyage. J'ai été présenté à Monsieur Peyrola et je m'installe rapidement à l'usine.

(N.B. Je fus jugé naïf d'avoir rapporté une partie de mes frais de voyage et de ne pas avoir visité le Niagara !!!)

## Débuts à l'usine



### *Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse TM*

Sociedad Afinadora de Metales  
Mexico

Dimanche 4 juillet 1909

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu tes lettres du 11 et du 18. Je ne t'ai pas répondu plus tôt parce que mes débuts ici ont été pénibles. Je n'ai obtenu mes bagages qu'après neuf jours de démarches. Pour la première fois de ma vie, j'ai regretté l'administration française. Et je ne dois pas me plaindre, j'ai suivi la voie régulière, à savoir : trois visites à la gare, deux à l'administration des chemins de fer, trois à la douane. Je ne compte pas les téléphones, télégramme, lettres. J'ai donné ma signature une douzaine de fois. Un caballero très courtois a examiné mes colis et a constaté que je n'avais rien à payer. Enfin avant hier je suis entré en possession de mon bien. Il était temps, j'avais déjà été réduit à acheter une cinquantaine de francs de linge.

La vie est assez chère ici. Dans les grands magasins d'habillement qui sont tenus par les Barcelonnettes, on paye une piastre (2 francs 50) ce que l'on paye un franc à Paris. Mais en général l'augmentation des prix n'est pas si considérable. Il n'y a de vraiment coûteux que le logement. Mais je n'ai pas à faire cette dépense. Je suis logé à l'usine.

Pour la nourriture, il n'est guère possible de dépenser moins de six francs par jour. Il existe des pensions honorables à trois ou quatre francs par jour, mais il faut payer en plus le vin et l'eau (minérale ou gazeuse). L'eau du pays est tout à fait malsaine. Je n'en ai pris qu'une fois par mégarde et j'ai eu deux jours de coliques épouvantables. Ici à l'usine nous avons une très bonne eau que je bois sans danger entre mes repas. Nous la montons d'un puits de cent vingt mètres de profondeur au centre de l'usine.

Le Mexique n'est pas du tout un pays chaud. La chaleur du jour est très supportable et après la pluie qui abat la poussière chaque après-midi, nous avons des soirées fraîches très agréables. C'est un climat idéal sans été ni hiver. Les arbres sont toujours verts. On se plaint même ici de la monotonie des saisons.

Avec un aussi beau climat, Mexico devrait être une ville très saine. Malheureusement la ville est au fond d'une cuvette géante, avec des écoulements d'eau artificiels très médiocres. Il y a

ici des épidémies continuelles. Actuellement c'est la scarlatine qui sévit et on rencontre un grand nombre de corbillards d'enfants qui vont au cimetière en tramway suivant la coutume curieuse de cette capitale.

Nous avons la bonne chance d'être en dehors de Mexico. Notre usine est la dernière maison au nord de la ville. Elle est très bien placée, car le vent vient du Nord. Nous avons d'un côté la campagne verte, avec de nombreux arbres et de l'autre côté un quartier industriel. Mais ce n'est pas du tout triste. Ce sont de grandes et belles usines blanches.

Il n'y a pas de poussière de charbon dans l'air. Tout marche à l'électricité produite par les chutes d'eau des montagnes. À quelques centaines de mètres, il y a trois lignes de tramways qui malheureusement ne sont pas très rapides. Il faut vingt-cinq minutes pour aller de chez moi au centre de la ville en passant devant les théâtres, la poste, les restaurants et la plupart des grands magasins.

Aucune ville du monde ne peut avoir une police mieux faite que celle de Mexico. C'est très bien organisé. Il y a un sergent de ville à chaque coin de rue armé d'un fouet (!) et d'un revolver. La nuit il a une lanterne. Il y a de nombreuses rondes faites par des officiers à cheval. Cet excès de précautions paraîtrait même ridicule si l'on ne se souvenait pas qu'il y a trente ans ce pays était la proie de l'anarchie et du banditisme.

Notre usine qui contient des millions de métaux précieux est bien gardée. La nuit, nous avons seulement cinq ou six ouvriers au travail. Mais les bâtiments sont bien protégés. Deux sergents de ville couchent sous la porte cochère, tout habillés, avec leurs armes. Deux surveillants armés veillent dans les ateliers où travaillent les ouvriers et dans les bureaux déserts à cette heure, mais toujours éclairés. Enfin le directeur (Monsieur Payrola), le concierge (un vigoureux gaillard) et moi nous habitons l'usine. J'ai même le poste de confiance. Je couche au-dessus du coffre-fort, ou plus exactement des chambres fortes, car ce sont de grandes pièces avec des murs énormes. Je vais acheter un revolver, car je n'ai pas emporté le mien. Je crois d'ailleurs que je n'aurai jamais occasion de m'en servir, mais c'est un objet indispensable. Dans l'industrie de l'or et de l'argent, le revolver est un outil de travail.

J'ai une grande chambre avec des fenêtres colossales tournées vers le soleil couchant. Un grillage fin m'interdit de passer la tête. Je me console en pensant qu'il empêche les moustiques d'entrer. En réalité, il est là pour empêcher qu'on ne jette rien dehors. J'ai un cabinet de toilette avec une baignoire que l'on m'a mise hier. En outre, je possède un cabinet de travail d'où je t'écris au milieu des bureaux. Mon lit est fait par l'employé qui nettoie les bureaux. C'est aussi lui qui porte le courrier de l'usine, entre l'usine et les bureaux commerciaux qui sont rue Capuchinas au centre de la ville. C'est un brave Mexicain, vrai homme de confiance, qui fera, je crois, très bien mon affaire.

J'oubliais de te dire que j'ai eau chaude, eau froide, lumière électrique à ma disposition, et en montant sur le toit de l'usine, qui est une fort belle terrasse, j'ai une vue merveilleuse sur le cirque de hautes montagnes qui entourent Mexico. La médaille a son revers. C'est ainsi qu'à chaque entrée et sortie de l'usine, je dois inscrire mon nom et l'heure à une minute près sur un registre ad hoc. C'est une règle absolue et nécessaire. Tous, mes chefs comme mes subordonnés y sont soumis. Quant aux ouvriers ils sont fouillés d'une façon trop complète pour que je puisse te la décrire ici<sup>5</sup>.

Nous sommes en train de faire notre inventaire. C'est un travail considérable. Je suis descendu ce matin dans les conduits de fumées et suis ressorti noir comme un nègre. Je crois que tout marchera très bien et que notre Société va sortir de la période de l'enfance et des tâtonnements pour entrer directement dans la période des beaux bénéfices.

Rappelle-moi au souvenir de Madame Weiller, d'Hélène et de René. Je n'ai pas le temps de leur écrire maintenant. Je t'embrasse de tout cœur.

Jean Tommy Martin

---

<sup>5</sup> Dans la mine d'argent, les ouvriers devaient quitter la mine entièrement nus, les jambes écartées entre deux échelles...

## Le travail à l'usine



*Ingénieurs et employés de l'Afinadora*

### *Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse TM*

Mexico

Vendredi 16 juillet 1909

[...] Nous avons terriblement à travailler. La nuit dernière je me suis levé deux fois, à deux heures et à cinq heures. À cinq heures il faisait à peu près clair. Mais la promenade de deux heures avait un cachet tout spécial. J'ai traversé toute l'usine avec mon fanal à pétrole à la main, un vrai phare d'automobile, le revolver dans la poche ou à la main.

J'ai rétabli le courant dans l'électrolyse où se créaient des courts-circuits. J'ai fourni du métal aux ouvriers qui en manquaient. J'ai vérifié les graisseurs automatiques. C'est là notre cauchemar. Parce que nous faisons travailler les machines plus qu'elles ne peuvent et elles chauffent.

Avant de me coucher, je suis monté sur le toit avec le veilleur de nuit qui y vient chaque heure. De la belle terrasse qui domine l'usine, il y avait un beau panorama nocturne. Au-dessus de nos têtes, les étoiles brillaient par milliers, et en bas, l'une à droite, l'autre à gauche, on voyait deux lumières. C'était les deux veilleurs de nuit des usines voisines qui, comme nous, faisaient sentinelle.

Au loin un chien aboya et le veilleur de nuit me dit : « Il passe quelqu'un sur telle route à telle distance ». Il connaît les aboiements de tous les chiens à un kilomètre à la ronde et il semble les interpréter avec une grande exactitude.

Si poétique que soit le cirque des montagnes mexicaines, j'aimerais mieux n'avoir pas à le contempler de nuit, et dormir tranquillement dans mon lit en paisible bourgeois. Mais nous sommes tellement bousculés dans notre travail qu'il se passera bien des mois avant que je ne puisse m'endormir en me disant avec certitude « Cette nuit je ne serai pas réveillé. On ne m'appellera pas auprès d'un four malade, auprès d'une machine fiévreuse. Je peux enfin dormir tranquille sur les deux oreilles ».

Il y a eu de très belles fêtes françaises à l'occasion du 14 juillet. Mais je n'avais pas le temps de m'y intéresser. Ce sera pour une autre année. Je reçois très régulièrement le vendredi une lettre de toi et une d'oncle Albert. Je vous réponds immédiatement et mes lettres doivent s'embarquer à New York le jeudi suivant pour le Havre. C'est, je crois, ce que nous pouvons avoir de plus rapide comme correspondance. Cela ira bien tout l'été parce que la mer est bonne. Mais en hiver et par mauvais temps, il faudra plus d'un mois pour avoir une réponse.

J'ai reçu une carte de Jacques envoyée de Zurich. J'attends avec impatience des cartes autrichiennes, hongroises, allemandes et russes. Bons souvenirs pour tous. Je t'embrasse de tout cœur.

J.T.M

### *Lettre de Jean TM à son beau-frère René Weiller*

Mexico

Vendredi 23 juillet 1909 [...]

Nous avons un travail considérable sur les bras. Notre meilleur contremaître français est malade et je m'occupe de son atelier. Je viens d'affiner aujourd'hui neuf cents kilogrammes d'argent. Je suis à la fois

contremaître, sous-directeur, au besoin chimiste. Ici il faut faire tous les métiers et parler toutes les langues, anglais avec les fournisseurs de bullion<sup>6</sup>, espagnol avec les ouvriers et français avec les employés. [...]

J'ai eu le plaisir de dîner hier soir chez Monsieur Armand Delisle. C'est un ancien camarade de Pierre. Il est représentant du Boléo à Mexico et administrateur de ma société. Nous avons joué au bridge fort tard dans la nuit.

Mexico est une très belle ville. Beaucoup plus gaie que les villes américaines. Un Français ne se sent pas du tout dépaysé dans ce pays-ci. Il y a dans le quartier riche de très belles avenues, des hôtels splendides, des devantures de magasins fort belles. Un grand nombre de magasins sont tenus par des Français. Dans tous les bons restaurants, il y a au moins un maître d'hôtel français. On pourrait très bien vivre ici sans savoir un mot d'espagnol. Je crois que l'anglais serait plus nécessaire.

Mexico est envahi par les Américains. C'est un vrai fléau, car les USA n'envoient pas la crème. Ils sont très puissants, mais cordialement détestés, à peu près autant que les Espagnols, ce n'est pas peu dire.

Le gouvernement mexicain leur a racheté les chemins de fer et il s'efforce actuellement de remplacer le personnel de langue anglaise par des nationaux. La Société d'Affinage, pardon la Sociedad Afinadora de Metales qui est en grande partie mexicaine, est très bien vue parce qu'elle a pris la place d'une société américaine la National Metal Company.

Le seul changement du nom anglais en un nom espagnol a sûrement contribué à faciliter les choses. La colonie française est la mieux vue des Mexicains. Il y a une grande similitude dans les goûts et dans les mœurs. La race mexicaine, je parle de la bonne société, est un croisement d'Espagnol, de Français (en grand nombre) et d'Indien. C'est un caractère tout à fait spécial, avec les principales qualités de la race latine. [...]

*Lettre de Jean à son beau-frère René Weiller*

Mexico

Samedi 24 juillet 1909

[...] C'est la guigne noire. Un contremaître est malade. Un autre à Veracruz où il est allé chercher sa femme. Le veilleur de nuit n'est pas venu et j'ai pris son poste. Je vous écris de l'atelier de l'argent, éclairé à giorno. Un seul ouvrier va et vient, mettant du métal dans les cuves et rajoutant du liquide. Les dynamos tournent avec un léger ronflement.

J'écris sur une table primitive, couverte d'ustensiles variés : une lampe de sûreté en cas d'extinction de l'électricité, un voltmètre, c'est une espèce de thermomètre qui permet de voir si les machines électriques ont la fièvre, un réveil-matin que je fais sonner d'heure en heure pour le cas peu probable où je m'endormirais. Enfin j'ai sous la main les deux outils indispensables, la burette d'huile et le revolver.

Deux ou trois fois par heure, une sonnerie spéciale m'appelle auprès d'un appareil en souffrance. Je tourne une ou deux manettes, je consulte l'aiguille indicatrice des cadrans, j'appuie sur un bouton et je retourne à ma place.

À peu près chaque heure, un autre veilleur de nuit qui fait la ronde dans les bureaux m'apporte son appareil enregistreur que je pointe de la lettre de chaque atelier. Et de nouveau c'est la nuit silencieuse, troublée seulement par le tic-tac régulier des agitateurs mécaniques et la chanson monotone des moteurs électriques.

Cela n'a rien de poétique, mais ce n'est ni ennuyeux ni désagréable, et grâce à la bonne tasse de café que j'ai bue après dîner, j'attendrai sans fatigue jusqu'à deux heures du matin. Mon directeur très aimablement doit prendre lui-même mon poste à cette heure-là. Il est vrai que je dois le remplacer demain dimanche toute la journée et il faut bien que je dorme un peu.

Dimanche 25 juillet 1909

Il fait un temps superbe. C'est pitié de rester enfermé. Il y a de très belles promenades aux environs de Mexico...

---

<sup>6</sup> Bullion : lingot

# Tremblements de terre et insectes nuisibles

*Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse TM*

Mexico

Vendredi 30 juillet 1909

[...] Nous avons eu une bien mauvaise nuit. À trois heures du matin, première secousse, je ne me réveille pas. À quatre heures du matin, mon lit était tellement remué que je me lève.

Je tourne le bouton de l'électricité, ça ne s'allume pas. J'entendais des bruits étranges, inexplicables et il y avait de grands éclairs bleus dans la nuit. Je vacillais comme un homme ivre. Le mur derrière mon lit s'est complètement fendu. J'ai craqué au moins six ou sept allumettes avant de réussir à allumer ma lampe de sûreté. J'entendais crier les ouvriers en bas dans l'atelier. J'enfilai vivement mon pantalon et je descendis à la fonderie. Le tremblement de terre cessa vers ce moment-là.

Le veilleur de nuit français, homme énergique, avait vivement arrêté toutes les machines. Les cuves d'or et d'argent avaient laissé déborder les liquides précieux. Les lampes à gazoline s'étaient éteintes. L'électricité ne fonctionnait plus. Excepté le liquide répandu, il n'y avait eu en somme rien de grave.

Monsieur Payrola, le directeur, arriva bientôt. On épongea le sol et au moment précis où nous allions remettre les machines en marche, les lumières que nous avions allumées s'éteignent de nouveau. Tout le sol tremble. Les ouvriers affolés se précipitent vers la porte de la cour, mais elle était fermée solidement comme on fait chaque nuit. Pendant deux minutes ils restèrent là, plusieurs appelant au secours. Pour moi je me garai prudemment dans un coin de la salle. Nous en fûmes quittes pour la peur. Deux murs se fendirent, un creuset contenant de l'argent en fusion déborda.

Enfin le veilleur de nuit apporta la clé de la cour et nous pûmes nous croire en sécurité en nous plaçant juste au milieu de la cour, à égale distance d'un mur branlant et de la cheminée en tôle. La terre trembla encore une minute ou deux puis ce fut fini.

Nous nous sommes assurés qu'il n'y avait ni écroulement ni incendie. L'incendie serait fort à craindre, car l'usine contient de nombreuses canalisations de pétrole et de gazoline, et il y a plusieurs fours allumés en tout temps.

Deux ouvriers recommencèrent à éponger la liqueur d'or et j'allai me recoucher. Les secousses avaient duré si longtemps que je me sentais mal à mon aise. Réellement, je me croyais encore sur la *Savoie*. M. Payrola m'avoua qu'il avait le mal de mer. J'ai dormi ensuite si profondément que je n'ai pas senti la dernière secousse vers sept heures du matin.

Je suis allé avant midi voir l'ancienne usine, celle où travaillaient les Américains nos prédécesseurs. Les bâtiments nous appartiennent ; ils sont gardés par un ménage mexicain. Les pauvres gens étaient très affolés : deux murs énormes se sont écroulés, une bande de taureaux qui étaient enfermés dans un parc voisin avaient envahi les cours. Nous avons envoyé quelques ouvriers pour faire une clôture provisoire.

Je prends mes repas dans une très bonne pension de famille fréquentée par des Mexicains, des Espagnols et quelques Français. C'est là que les administrateurs et le directeur de ma société vont prendre leurs repas quand leurs femmes sont en France. J'y trouve une très bonne cuisine et je paye beaucoup moins cher qu'au restaurant. Mes voisins de table m'ont raconté leurs impressions sur le « temblor ». La ville s'est réveillée cette nuit au son des cloches qui sonnaient toutes seules. Instantanément, toute la population est descendue dans les rues et a couru vers les places. La plupart étaient en chemise. Mes deux voisins de table m'ont dit qu'ils étaient descendus pieds nus pour aller plus vite. Il ne sert à rien de faire le brave lorsque l'on est menacé de recevoir un plafond sur la tête.

À Mexico, il y a au moins un tremblement de terre chaque année et les maisons sont très bien construites en vue de ces accidents. On n'aura pas à déplorer plus d'une douzaine de morts. Un pareil tremblement de terre aurait démoli toutes les maisons à cinq étages à Paris.

À Mexico les maisons très basses avec un seul étage se comportent bien et les vraies maisons mexicaines avec un simple rez-de-chaussée ne sont jamais lézardées. [...]

*Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène Weiller*

Mexico,

le 8 août 1909

[...] Ici la société française est très restreinte. Presque tous les Français sont venus des Alpes, sachant à peine lire et écrire. Ils n'ont aucune éducation. La plupart d'entre eux sont déserteurs ou réfractaires. Le petit noyau de gens bien élevés se groupe autour de la légation où le Ministre et Madame Lefavre lui font très bon accueil. Ils reçoivent tous les mardis après dîner. Ce sont des réunions très agréables et pas cérémonieuses bien que l'on soit en habits noirs et en robes décolletées.

Mardi dernier, nous avons joué aux petits jeux, aux portraits, etc. Comme nouveau venu, on m'a mis trois fois de suite sur la sellette. Mais je connaissais les trucs de leurs jeux mieux qu'eux, et j'ai trouvé en deux minutes la réponse aux problèmes les plus abracadabrants que l'on m'a posés.

Quand jadis dans la vivienda à Caumont nous nous exercions aux petits jeux, je ne soupçonnais pas que cela me serait un jour utile pour m'introduire dans la Société de Mexico.

Il n'y a qu'une chose qui ne me plaise pas dans ce pays, ce sont les moustiques et les puces. Je suis réduit à employer toutes sortes de trucs pour me protéger contre ces deux espèces d'insectes. C'est le fléau du Mexique.

Ma fenêtre est protégée par un grillage fin. Toutes les fentes sont mastiquées. Malgré cela je trouve chaque jour sur les murs et mes vitres des fourmis volantes. Je commence à croire à la génération spontanée malgré toutes les expériences de l'immortel Pasteur.

Avant de me coucher, j'enfume ma chambre avec des pastilles spéciales qui brûlent avec une forte odeur et m'assurent la tranquillité jusqu'au matin. Je combats les puces avec des poudres spéciales. Il ne faut pas avoir un seul jour de défaillance dans ce combat hygiénique. Le bain quotidien est une nécessité pour l'Européen et j'ai encore la bonne chance d'habiter un logement neuf et d'avoir sous la main une baignoire, l'eau chaude et l'eau froide.

C'est une sensation épouvantable que de se sentir dévoré vivant. Que Dieu nous garde des insectes ! Si on les supprimait ainsi que les tremblements de terre et les révolutions, le Mexique serait un nouveau paradis terrestre.

Le climat est extrêmement agréable. On ne souffre pas de la chaleur même en plein soleil au grand midi. Les rayons du soleil brûlent le visage et les mains, mais le fond de l'air reste frais. D'autre part les soirées sont froides même au mois d'août et je suis obligé de mettre un bon manteau pour aller dîner après le coucher du soleil.

Je lis chaque jour mon journal en espagnol. Je n'ai jamais de difficultés dans mon travail ; je comprends mes ouvriers et je me fais comprendre d'eux. Mais il me faudra bien du temps avant de pouvoir parler correctement espagnol dans un salon. [...]

# Agitation politique, inondations, vie sociale

Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse TM

Mexico

Dimanche 15 août 1909

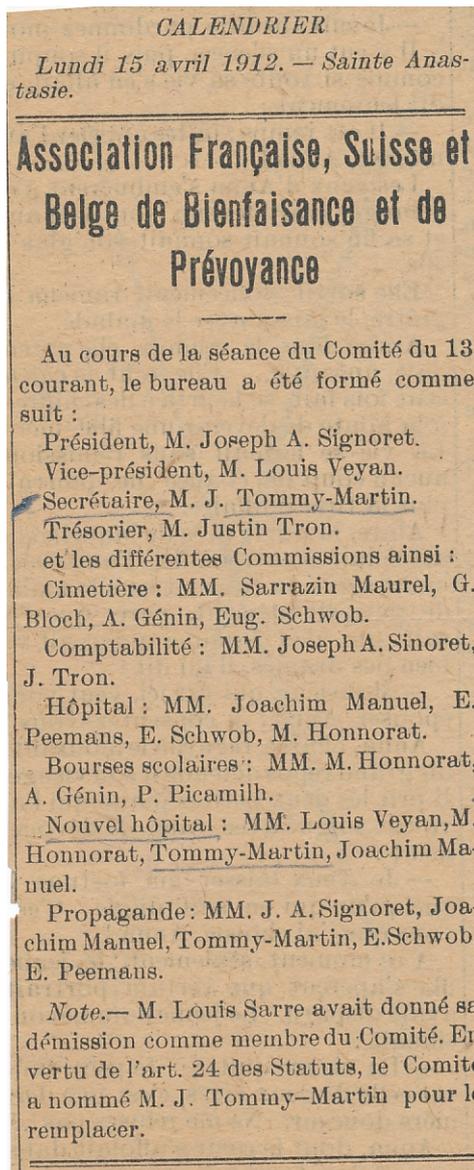
[...]Aujourd'hui 15 août, il y a grande kermesse française au Tivoli. J'y suis allé une demi-heure pour saluer le Ministre et Madame Lefavre qui sont très aimables pour moi.

Je suis allé ce matin pour la première fois à l'église française. Elle est au centre de la ville tenue par des pères maristes. Le bâtiment, de petite taille, était rempli de monde, Français et Mexicains, il y a, je crois, plusieurs chapelles françaises à Mexico. Les religieux et religieuses sont venus en assez grand nombre ici après les expulsions et leurs collèges sont justement réputés.

[...] Les événements se gâtent dans le nord du Mexique. On parle sérieusement d'une révolution possible. Les élections ont lieu l'année prochaine. Le président actuel Diaz a quatre-vingt-deux ans et le vice-président son successeur éventuel est fort impopulaire.

Dans ce pays-ci, il faut s'attendre à tout. Il fait beau à deux heures, et à trois heures il tombe une trombe d'eau. Un vrai déluge. Aujourd'hui tout le territoire est calme, et demain peut-être on se tirera des coups de fusil dans la rue. Il y a eu deux émeutes graves en province et la troupe a tiré. Je ne sais pas comment tout cela se terminera, mais il est clair qu'un pays dont les électeurs ne savent ni lire ni écrire ne peut être gouverné que par une main de fer, un dictateur comme le général Diaz. Il est parfaitement grotesque de parler d'esprit démocratique au Mexique comme le font les journaux d'opposition.

Lettre de Jean TM à son beau-frère René Weiller



Mexico

Vendredi 3 septembre 1909

[...] Je prends mes repas au centre de Mexico dans une bonne pension française. J'ai pour voisins le représentant du Creusot, un abbé de Nancy professeur de français au Séminaire, et quelques jeunes Barcelonnettes, employés de commerce dans les grandes maisons françaises.

Curieux détail : l'abbé est le seul qui ait fait son service militaire. Le représentant des Schneider a été réformé et tous les Barcelonnettes sont insoumis ou déserteurs.

Les Barcelonnettes forment les neuf dixièmes de la colonie française. Ils viennent tous ici pour échapper à la loi militaire. Ils constituent une élite par rapport aux autres colonies étrangères. Cela vous donne une haute idée des Américains et des Espagnols qui exploitent ce pays.

Je fais quatre fois par jour le trajet de l'usine à la pension en tramway électrique. Cela dure vingt ou vingt-cinq minutes. Un voyage sur quatre je lis le journal mexicain. Aux autres voyages je lis des discours de Lacordaire que l'on m'a prêtés. C'est superbe !

Je viens de me mettre membre de la Société de Bienfaisance française, Suisse et Belge. C'est une association qui remonte à 1842. Elle possède l'hôpital français. Un de nos ouvriers a pris les fièvres intermittentes, il n'y a pas de fièvres paludéennes à Mexico, et c'est en allant le voir à l'hôpital que j'ai pensé à m'inscrire.

Nous avons toujours très beau temps. Cette saison des pluies (juin à octobre) a été presque sèche. Néanmoins je n'ai jamais souffert de la chaleur. Le Mexique a vraiment un excellent climat. Le seul défaut de la ville de Mexico, c'est la stagnation des eaux, ce qui est très malsain.

*Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse TM*

Mexico

Dimanche 5 septembre 1909

Les lettres de France n'arrivent plus. Il y a eu une catastrophe épouvantable dans le nord du Mexique. La ville de Monterrey, très éprouvée par un incendie, a été ensuite envahie par les eaux. Il y a des milliers de morts et le chemin de fer est coupé. [...]

Il y a une grande agitation politique dans tout le pays. Le gouvernement a concentré les forces de police. Il nous a retiré les deux gendarmes qui protégeaient l'usine de jour et de nuit. Nous sommes obligés de redoubler de précautions.

La semaine dernière un surveillant a arrêté un ouvrier en train de sortir de l'argent. On l'a mis en prison et il va probablement être condamné à deux ans. On ne plaisante pas dans ce pays. On ne tient pas les gens par le sentiment de l'honnêteté, mais seulement par la crainte du châtement.

Cette nuit j'ai été réveillé par deux coups de feu. C'était notre veilleur de nuit qui avait tiré sur un homme probablement gris qui s'obstinait à rester devant notre porte. Le bruit des détonations l'éloigna et le reste de la nuit a été tranquille.

[...] Lorsqu'on est si loin les uns des autres, tous les détails de la vie de ceux qu'on aime sont intéressants. Un de nos ouvriers français du laboratoire a une typhoïde très grave. Je vais le voir à l'hôpital français. Cela me confirme dans mon habitude de ne boire que de l'eau gazeuse.

[...] Mes camarades de pension s'étant cotisés pour prendre un billet de loterie, j'ai participé à cet achat. Nous attendons avec impatience le 15 septembre veille de la fête nationale mexicaine. Le gros lot est de 500 000 francs. J'ai un huitième de billet.

La loterie est un des plus grands vices mexicains. Tout le monde joue ici, et les plus modérés spéculent sur les mines. Ce sont des valeurs à hausse et à baisse brusques. C'est ainsi que la mine de Dos Estrellas, une de nos meilleures fournisseuses de bullion, a vu il y a quelques années ses actions monter de 100 francs à 55 000 francs, et elles continuent à monter. Tu comprends qu'il y a là de quoi tourner des têtes même solides. Une seule mine comme Dos Estrellas fait oublier ses vingt ou trente voisines qui ont fait lamentablement faillite.

[...] Nous avons souvent des petits tremblements de terre, à la fin on y fait plus attention. Au moment même où je t'écris, la lampe électrique qui est au-dessus de ma tête se balance légèrement à droite et à gauche, comme sur un bateau, et il n'y a pas le moindre courant d'air dans la salle. Il n'est pas encore midi et c'est la seconde fois que je m'en aperçois depuis ce matin. Heureusement les maisons mexicaines sont très bien construites en vue des tremblements de terre et le danger est réduit au minimum. En outre, tout le sous-sol de la ville est spongieux. C'est la boue d'un lac desséché et ce terrain mou amortit les secousses.

*Lettre de Jean TM à sa nièce Suzanne JN*

Mexico

Le 9 septembre 1909

Ma chère petite Suzanne,

Ç'a été pour moi un grand sujet de satisfaction d'apprendre qu'il y avait à Jeamproyes un petit veau de 10 jours. Tes lettres m'intéressent beaucoup, et la photographie faite par Mademoiselle Thérèse Perche figurera en bonne place sur mon étagère. Remercie-la de ma part.

J'ai reçu presque en même temps deux lettres de ta maman du 19 et 26 août. Il y a eu de grands retards sur la ligne de chemin de fer près de la frontière américaine. Une inondation épouvantable a interrompu les communications. Il y a eu des milliers et des milliers de personnes tuées. Les chiffres officiels qui sont certainement au-dessous de la vérité parlent de 5 000 morts seulement dans le district de Monterrey et la région dévastée est presque grande comme la France.

Dis à l'oncle Philippe de m'écrire dès qu'il aura passé son brevet de chauffeur. Cela lui sera très utile. Il faut prendre contact avec les machines le plus tôt que l'on peut.

J'espère que tu vas devenir très forte en gymnastique. Il faut faire des concours avec Henri pour voir quel est le plus adroit des deux.

J'ai toujours beaucoup à travailler de jour et de nuit. Il faudra encore bien des mois avant que notre usine ait une marche régulière.

Hier pour la Covadonga, anniversaire d'une grande victoire espagnole sur les Maures (il y a quatre ou cinq siècles naturellement), Mexico était en fête. C'était, paraît-il, superbe. La colonie espagnole avait très bien fait les choses, mais je n'ai rien vu du tout. Je suis en train de mettre en ordre la comptabilité extérieure de l'usine et je n'ai pas une heure de liberté.

Je me suis procuré l'autre jour des dentelles mexicaines faites par les Indiennes. C'est un très joli travail. Je vais en envoyer à ta maman. Mais il faudra qu'elle les fasse laver, car je ne garantis pas la propreté des mains qui les ont faites ni l'hygiène rigoureuse des personnes qui me les ont transmises.

Je suis abonné à l'Illustration, au Bulletin de la semaine, sans compter trois revues techniques françaises et américaines (ces dernières aux frais de la princesse). Cela me permet de me tenir au courant des nouvelles principales de France, rapidement, agréablement et sans fatigue. J'ai renoncé à m'abonner au Journal des Débats. Je n'aurais pas le temps de le lire, tandis que je lis avec plaisir mon Illustration en tramway une fois par semaine.

Il y a de grands troubles politiques au Mexique. On craint une révolution toujours possible dans ce pays-ci.

On nous a retiré les deux gendarmes qui veillaient jour et nuit dans la cour de l'usine. Nous redoublons de précautions.

Plusieurs fois de nuit je suis réveillé par des coups de revolver que l'on tire autour de chez nous. Mon directeur M. Payrola s'est fait voler dimanche dernier dans sa propre maison qui est contiguë à l'usine. Mais ce sont des voleurs honteux et peureux qui n'oseraient pas attaquer des gens en face.

Je t'embrasse de tout cœur. Bons souvenirs pour tous.

Oncle Jean

# Responsabilités

## *Lettre de Jean à sa sœur Thérèse TM*

Mexico

Dimanche 12 septembre 1909

J'ai eu beaucoup de travail cette semaine. Je suis en train de mettre sur pied la comptabilité intérieure de l'usine. C'est une sorte de casse-tête chinois. J'espère que je m'en tirerai à mon honneur. C'est d'ailleurs très intéressant.

Un travail de cette importance serait confié en France à un vieux praticien blanchi sous le harnais. Ici, c'est la première chose que l'on me demande de faire. Voilà le plus grand avantage des pays neufs. À l'âge de lieutenant, on a le commandement d'un chef d'escadron.

## *Lettre de Jean à son beau-frère René Weiller*

Mexico

Mercredi 22 septembre 1909

Je vous écris de mon cabinet de travail où je suis tout juste à l'abri de l'orage. Ces pluies tropicales sont effrayantes. Cela dépasse l'imagination. Nous avons dû arrêter les machines électriques par crainte d'accident. Elles lançaient des étincelles de tous les côtés. Je ne sais pas comment je vais aller dîner à ma pension ce soir. Ma rue est un vrai lac. Heureusement, je suis bon nageur !

[...] Je vous vois d'ici riant aux éclats en apprenant que je me couche chaque soir avec mon revolver chargé sous mon oreiller. Mais ce n'est pas une plaisanterie, ni poltronnerie, je vous assure. J'ai déjà été réveillé plusieurs fois par des coups de revolver tirés sous mes fenêtres. Et en cas d'alerte sérieuse, je suis le premier menacé, car je suis juste sur le coffre fort.

Il y a des troubles un peu dans tout le Mexique et la police a retiré les deux gendarmes qui étaient à poste fixe dans l'usine. Livrés à nos seules ressources, nous sommes obligés de redoubler de précautions. Vraiment, mon métier n'est pas banal !

## *Lettre de Jean à sa sœur Hélène Weiller*

Mexico

Lundi 4 octobre 1909

[...] Depuis ce matin, je suis grand chef. Mon directeur est parti pour plusieurs jours et j'ai toute la responsabilité de l'usine, ce qui n'est pas une petite affaire. Je termine un inventaire de matériel. C'est la bouteille d'encre. Ces excellents Mexicains n'y comprennent rien du tout et j'ai hâte de voir arriver le comptable français que l'on nous envoie de Paris.

D'autre part, je calcule notre prix de revient. Cela n'a pas encore été fait. Nous gagnons tellement d'argent que notre administrateur délégué ne s'était jamais occupé de cette question. Elle est pourtant très grave, car d'un jour à l'autre, il pourrait se monter un concurrent sérieux, et nous serions obligés de compter à un centavo près, tandis que maintenant c'est le Pactole qui coule dans nos coffres.

J'ai eu un tel travail aujourd'hui que j'ai eu à peine le temps d'aller manger. Je t'assure que je n'ai pas le temps d'avoir la nostalgie. Le matin j'ai expédié quatre-vingts kilos d'or, plus de quatre mille kilos d'argent. J'ai reçu cent cinquante kilos d'or et deux mille kilos d'argent.

Le contremaître de l'or étant absent, j'ai dû marteler moi-même ces barres. J'ai compté des chemises et des caleçons avec le magasinier. J'ai fait réparer une poulie au broyeur du laboratoire. L'administrateur délégué m'a mis au courant des difficultés commerciales qu'il rencontrait. J'ai pris note de ce qui pouvait être utile à la fabrication.

Pour terminer ma journée, j'ai mis en marche pour la première fois un four de ma construction, et ce n'est pas sans anxiété que je l'ai vu chargé de métal précieux. Il est onze heures du soir, je viens de faire le tour de toute l'usine avec mon trousseau de vingt-neuf clés à la main.

C'est un vrai métier de garde-chiourme. Tout va bien. J'entends au-dessus de ma tête les pas réguliers du veilleur de nuit qui fait la ronde sur l'azotea (terrasse mexicaine). En bas le four ronfle régulièrement et d'heure en heure j'entends les sonneries automatiques qui indiquent que tout le travail se fait bien.

[...] Bonne nuit, je m'en vais me coucher dans ma cellule de moine. Je suis si las, que les millions dont j'ai la garde ne me feront pas rêver.

### *Lettre de Jean à sa sœur Hélène Weiller*

Mexico

Lundi 4 octobre 1909

[...] (Mes économies) ont été de courtes durées. J'avais 1300 francs. J'ai tout risqué d'un seul coup dans une mine mexicaine. Avant six mois, j'aurai peut-être tout perdu, car les cours des mines tombent ici jusqu'à zéro.

Mais si le filon est bon, mon billet de mille francs va faire des petits. La mine s'appelle Roma. Les travaux sont dirigés par un ingénieur français de grande valeur. Il inspire une entière confiance à mon administrateur délégué et à mon directeur qui sont tous les deux actionnaires de l'affaire.

Si ça marche, tant mieux ! Si ça ne marche pas tant pis ! En tous cas je suis parfaitement résolu à ne pas me faire de bile. À la fin de cette semaine, je remets encore quatre cents francs à la Caisse d'Épargne, en attendant de trouver un placement plus fructueux. Je n'arrive pas à dépenser un sous faute de temps, car si j'avais du temps à moi, l'argent filerait vite. La vie est très chère pour un Européen.

J'ai acheté une bonne bicyclette qui me servira pour aller déjeuner et le dimanche pour me promener quand je ne serai pas de garde. Je l'ai eue dans des circonstances très avantageuses, payant à peu près le prix de France au lieu du prix du Mexique (sensiblement moitié plus cher).

C'est la Société d'Affinage qui a payé la différence et m'en a fait cadeau bien involontairement du reste. C' a été la conséquence indirecte d'un vol qu'on nous avait fait.

Il y a eu de très grands froids au Mexique. Les récoltes sont gelées. Ce n'est pas la peine d'être sous les tropiques. Cela ne va pas calmer les esprits chauffés par la politique. J'ai eu l'onglée un ou deux matins, mais les après-midi sont toujours très chauds. Ici, il n'y a que la nuit de froide. Actuellement la température est redevenue très douce.

[...] Je ne suis pas abandonné. En trois jours, j'ai reçu une douzaine de lettres ou de cartes postales. C'est ma plus grande joie ici où je n'ai aucune distraction. Ma plus grande débauche consiste à aller souvent le soir après dîner au Cinématographe Pathé à cinq sous.

Pourtant, il y a huit jours, j'ai eu un dimanche complet de repos. J'en ai profité pour faire avec deux amis une superbe promenade à cheval. Les environs de Mexico sont très montagneux et pittoresques. Cela a été une journée splendide sauf qu'un de mes compagnons est tombé dans un ravin avec son cheval et a manqué de se tuer.<sup>7</sup>

### *Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène Weiller*

Mexico

Lundi 25 octobre 1909

[...] Tu admires beaucoup « Résurrection ». C'est vraiment un chef d'œuvre. Mais après réflexion je ne sais pas si tout est bon et solide dans Tolstoï. Il a peut-être contribué à détruire en Russie le respect qui est toujours dû à l'autorité et ses doctrines, qui sont nettement anarchistes, ne sont-elles pas un peu responsables des défaites et révolutions russes ? Je sais bien que Tolstoï est un anarchiste humanitaire, homme qui ne ferait pas de mal à une mouche, mais sois bien persuadé que tous les nihilistes russes ont lu et admiré ses ouvrages.

« Résurrection » ne vaut pas les sermons de Lacordaire. Je n'avais jamais lu de si empoignant. On pourrait les faire lire sans danger par les lanceurs de bombes.

---

<sup>7</sup> Cf chapitre suivant.

*Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène Weiller*

Mexico

Samedi 6 novembre 1909

[...] On a trouvé de l'argent dans ma mine et immédiatement les cours ont baissé sans que j'aie compris pourquoi. J'ai attendu, et ils sont remontés. Puis on a constaté qu'il n'y avait pas seulement de l'argent, mais aussi de l'or. Les cours montent à grande vitesse. Avant-hier, je gagnais vingt francs par action, hier au soir c'est un peu redescendu. Mais maintenant que je sais qu'il y a du métal dans la mine, je ne vends plus à moins de bonnes conditions.

*Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène Weiller*

Mexico

Lundi 13 décembre 1909

J'aurai deux jours de congé à Noël. Je vais aller probablement en terre chaude à Cuautla. Je n'ai pas trouvé de compagnons pour faire avec moi l'ascension du Popocatepetl (5400 mètres).

Je me contenterai d'aller admirer les cannes à sucre et je louerai un cheval pour galoper au milieu des haciendas de café, d'oranges et de citrons.

[...] Je te donne deux photos de Cuautla qui te donneront une idée du pays.



*Village de Cuautla*

## Promenade à cheval dans la Cañada de Contreras



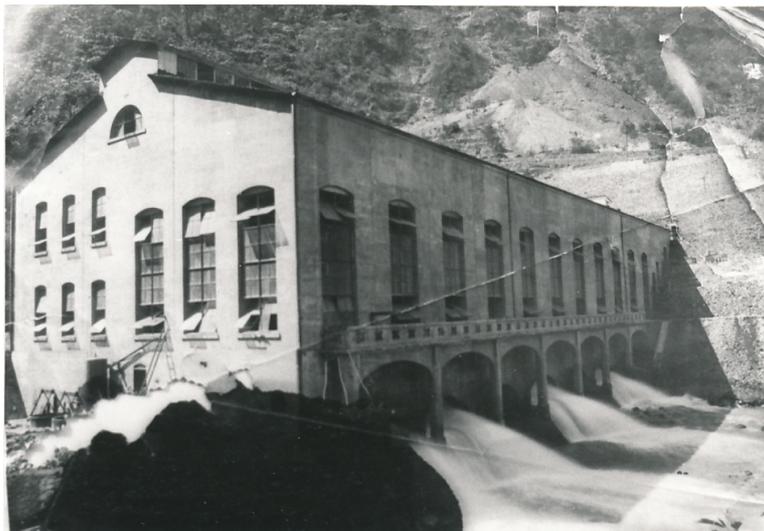
*Montagnes couvertes d'un tapis de forêts*

*Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse*

Mexico

Lundi 18 octobre 1909

J'ai fait hier une superbe promenade dans la Cañada de Contreras. C'était mon jour de liberté et, après avoir assisté à la messe à la cathédrale, j'ai pris vers sept heures du matin le tramway de San Angel. Je retrouvai en route mes deux compagnons, l'abbé Jacquemin et un de ses amis.



*Une prise de force ou centrale électrique*

Nous quittâmes le tramway pour le chemin de fer qui va droit au sud de Mexico, et vers neuf heures nous étions à Contreras. Ce sont les premières assises des montagnes entourant Mexico.

L'abbé Jacquemin est très lié avec la famille Tamaris qui possède l'hacienda de la Cañada. Les propriétaires étaient absents, mais ils avaient donné les ordres pour nous recevoir. On nous donna trois bons chevaux avec de superbes selles mexicaines, et nous voilà partis dans la Cañada.

C'est une gorge profonde entourée de pentes très raides et de falaises à pic. Toutes les montagnes sont couvertes d'un tapis de forêts. En bas le torrent grondait et nous marchions d'un bon pas, car il n'est pas question d'autre allure dans des chemins pareils.

C'est avec délices que je remplissais mes poumons d'air pur. C'était un véritable lavage intérieur. On doit d'ailleurs installer prochainement un sanatorium au milieu de la forêt. Le paysage était superbe, aussi pittoresque que les plus beaux sites de Savoie.

En montant dans la gorge, nous avons rencontré trois dynamos. Ce sont des prises de force qui font marcher les filatures et les tissages de la vallée. Ces fabriques sont naturellement françaises, ou plus exactement Barcelonnettes. Le chemin que nous suivions a justement été tracé pour monter les machines électriques. Sans cela ce serait encore la forêt vierge. Nous avons mis deux bonnes heures pour atteindre la quatrième dynamo située dans un vrai bout du monde. Depuis près de quatre mois que je suis au Mexique, je n'avais rien vu de pareil et j'étais enthousiasmé.

Après quelques minutes d'arrêt pour laisser souffler les chevaux, nous sommes revenus en arrière. J'avoue que la descente n'a pas été aussi agréable que la montée. Sur les pierres tout allait bien, mais sur la terre humide les chevaux glissaient souvent. Heureusement ils sont très habitués à ces terrains-là. Mais avec mes grands chevaux d'artillerie habitués aux routes françaises, je me serais certainement cassé le cou.

Nous avons déjà fait plus de la moitié du chemin de retour quand nous nous perdîmes complètement. Au lieu de suivre la petite route (si on peut appeler cela une route), nous nous étions engagés dans une sente que suivaient les câbles de la force électrique. Cela n'allait pas du tout. Je marchais en tête. À un moment, je trouvai juste la place de faire passer mon cheval entre la montagne à gauche et une énorme pierre au milieu du chemin. L'abbé Jacquemin qui venait derrière moi voulut passer à droite de la pierre du côté du torrent. Sa monture manqua des deux pattes de derrière et glissa dans le précipice. Je ne vis rien, mais j'entendis nettement derrière moi le bruit des branches brisées. Nous étions à quinze bons mètres au-dessus du torrent qui était plein d'eau tourbillonnante au milieu de gros rochers. Il y avait largement de quoi tuer l'homme et le cheval.

L'abbé Jacquemin en fut quitte pour la peur. Trois mètres au-dessous du sentier, il se raccrocha à des lianes. Il perdit son chapeau, son lorgnon et son argent, et le cheval en lui passant par dessus le corps lui causa une assez forte douleur au côté droit. En somme c'était peu de chose. Nous le remontâmes sans peine et il s'assit au milieu du chemin comptant ses membres pour voir s'ils étaient tous à leur poste. Je laissai mon cheval seul, je n'avais pas crainte qu'il se sauve, et je me mis à la recherche de la bête tombée. Je fis une vraie gymnastique pour descendre jusqu'au torrent. Il y avait à mi-chemin une pierre d'un demi-mètre cube fendue en deux tout fraîchement. Je sais bien que les pierres volcaniques ne sont pas dures, mais tout de même, il fallait un rude coup pour casser un bloc de cette taille. Au-dessous, pendant trois mètres, le feuillage n'était pas abîmé, le pauvre cheval avait dû rebondir comme une balle. Sous mes pieds, la roche surplombait le torrent. Je pouvais descendre à la rigueur en me tenant aux nombreuses lianes, mais je n'étais pas sûr de pouvoir remonter.

Je restai là une minute ne voyant rien à cause de la végétation luxuriante qui couvrait la pente, et n'entendant que le bruit des eaux au-dessous de moi. Je remontai auprès de mes compagnons et je m'assis quelques minutes pour reprendre mon souffle. Nous ne pouvions pourtant pas abandonner ce cheval sans savoir s'il était mort ou vif.

Je quittai mes vêtements les plus gênants et je descendis une seconde fois dans le précipice. Un peu en aval, je trouvai moyen de passer et j'atteignis le lit même du torrent. Sur l'autre rive, la pente était relativement douce. Il y avait même une vache dans une petite clairière. Près de la vache, j'aperçus ensuite un Indien. Ce n'était pas un héros à la Fenimore Cooper, mais seulement un paisible agriculteur. Il tenait à la main une grande hache, mais je ne doutai pas un instant de ses intentions pacifiques. Je lui fis signe, car le bruit des eaux ne nous permettait pas de nous entendre. Il vint à mon aide en se mettant franchement à l'eau, ce que personnellement je n'aurais fait qu'avec répugnance parce que j'avais gardé mes bottes. C'est avec stupéfaction que nous aperçûmes le cheval dans une crique du torrent debout sur ses quatre pattes.

Je pensais plutôt que j'allais le trouver en deux morceaux. Il avait la tête tout en sang et il me regardait d'un air abruti. Il était blessé aux jambes, à la croupe. La selle mexicaine était brisée, mais le plus affreux c'était la tête de la pauvre bête. Il avait le frontal entaillé en deux endroits et le mors lui avait arraché un morceau de la bouche. Il faut dire que les mors mexicains sont d'épouvantables instruments de torture qui ne ressemblent en rien à nos mors français les plus cruels.

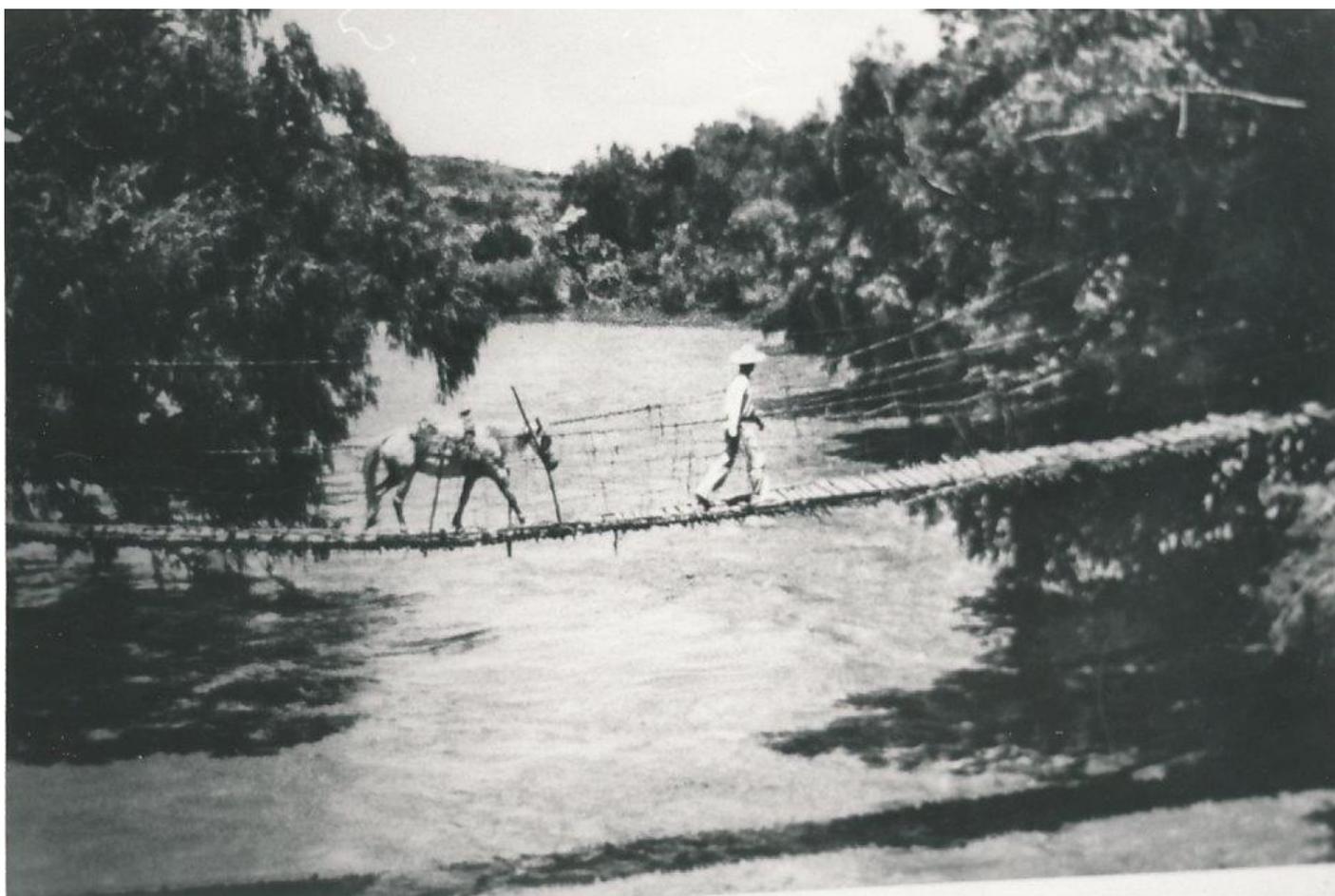
L'indien m'amena le cheval qui se laissa faire. Je lui passai une ficelle autour du cou, car je n'avais pas le courage de lui remettre le mors dans sa bouche saignante. Je suivis le torrent et après deux ou trois cents mètres, l'indien m'indiqua un raidillon qui me permit de rejoindre mes compagnons. Je lui donnai dix centavos et il accepta sans difficulté cette petite pièce civilisée. L'abbé Jacquemin monta sur mon cheval, je gardai le sien à la main et nous rentrâmes à l'Hacienda des Tamaris par le bon chemin. Notre retour n'eut rien de triomphal. Il était deux heures de l'après-midi et je commençais à souffrir de la faim. Heureusement, on nous servit un excellent déjeuner, et une bouteille de Xérès aidant, nous retrouvâmes toute notre gaieté.

Dans l'après-midi nous sommes montés à pied sur un coteau de l'hacienda. C'est, paraît-il, un point de vue superbe, mais de nombreux nuages cachèrent la vue. C'est tout juste si j'ai pu distinguer d'un côté le lac de Texcoco et de l'autre le mont Ajusco. C'est une montagne de 4 000 mètres dont nous avons décidé de tenter prochainement l'ascension. Nous rentrâmes à l'hacienda où nous entendîmes un petit concert rustique, mais vraiment pas mauvais. Le Mexicain a l'oreille musicale.

Après avoir visité les jardins et remercié l'intendant, nous montâmes dans la voiture que l'on avait fait atteler de deux jolies mules grises. Elles nous menèrent à fond de train jusqu'à San Angel où nous devons reprendre le tramway. Il faut avoir le cœur solide pour ne pas avoir le mal de mer sur une route mexicaine dans une voiture tirée par des mules. Je n'avais jamais eu les tripes secouées d'une façon pareille.

Je rentrai dîner à Mexico vers huit heures et ce matin je me suis réveillé avec une courbature dans les cuisses, car je n'avais pas fait d'équitation depuis un an. Ça ne fait rien, je suis enchanté de Contreras. Je ne soupçonnais pas à la porte de la capitale des sites aussi pittoresques avec cascade, rochers, forêts, montagnes...

Je ne resterai plus en ville un seul de mes dimanches de liberté. Je veux excursionner tous les environs.



## Vacances à Cuernavaca (Morelos)



### *Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène*

Mexico

Jeudi 4 novembre 1909

Il faut que je te raconte mes vacances de la Toussaint. J'ai eu deux jours de congé ce qui ne m'était encore jamais arrivé.

J'étais de garde à l'usine toute la journée du dimanche, mais le lundi matin je partis de bonne heure et le cœur léger pour deux jours entiers. J'assistai à la messe dans une petite église près de la station de tramway, dont je ne connais même pas le nom, car je vais plus souvent à l'église française au centre de la ville.

Et j'allai prendre le train devant la statue de Christophe Colomb. Nous étions si nombreux que l'on dût ajouter un wagon. C'était une foule nettement cosmopolite. On y parlait les quatre langues : espagnol, anglais, français et allemand.

Le personnel des chemins de fer est anglo-saxon. Le contrôleur après avoir visé mon billet me le piqua dans le galon de mon chapeau avec une familiarité très américaine. Mais ici il ne faut s'étonner de rien.

On n'a pas le temps de s'ennuyer en chemin de fer. On vous offre successivement des journaux, des bonbons, des livres, des gâteaux, des cartes postales, des rafraîchissements, des vues du pays, des fruits et d'autres produits mal définis qui paraissent destinés à la consommation, mais dont je me garde avec prudence.

La voie ferrée, se dirigeant vers le sud, monte les rampes volcaniques. Le paysage est sauvage et grandiose. On a une vue superbe sur la vallée de Mexico. Nous montons ainsi à près de 3100 mètres. Nous traversons de longs cols sinueux et tout à coup, nous apercevons au loin la vallée de Cuernavaca.

Maintenant le train redescend à une allure vertigineuse. Le changement d'altitude est si rapide que les oreilles me bourdonnent. En quelques instants la flore se transforme : des rochers nus, puis des herbages, puis des forêts. Nous descendons toujours, les arbres deviennent plus beaux, ils changent de couleur. Nous avons quitté la terre froide, nous sommes maintenant en terre chaude.

À Vernaculaire, on voit pousser le café et la canne à sucre. La ville est renommée pour ses sucreries, mais nous sommes encore à plus de mille mètres d'altitude, la fièvre jaune n'ose pas monter si haut. L'ardeur du soleil tropical est tempérée par l'air frais de la montagne. Cuernavaca est un nouveau paradis terrestre.

Aussitôt descendus du train, nous nous entassons pêle-mêle dans d'infests petits tramways jaunes qui nous conduisent en ville. Les mules tirent tant qu'elles peuvent. Tout le monde cause et rit. Quel soulagement d'être sorti de la capitale !

Je descendis sur la grande (?) place de Cuernavaca à l'hôtel Morelos. Tout était pris, mais l'hôtesse américaine, voyant que j'étais seul et que je ne paraissais pas exigeant, me promit tout de même un lit pour le soir. C'était le canapé du salon. J'aimais beaucoup mieux cela que d'aller coucher dans une petite auberge où il aurait fallu me battre toute la nuit avec des insectes. Ayant assuré mon gîte pour le soir, je fis un tour en ville. Je t'envoie une photo d'une rue de Cuernavaca. Les hommes portent le grand chapeau de paille mexicain. Les femmes ont un châle. Les costumes sont blancs ou à couleurs voyantes. La propreté est suffisante. Tout est clair et gai.

Je fis le tour de la maison de Cortez, grande maison à tours qui ne manque pas de cachet. Ce doit être à la fois la préfecture et la caserne de gendarmerie. Je vins me mettre à table à une heure.

La salle à manger de l'hôtel était remplie de Français, ou tout au moins de gens parlant français. Je fis rapidement connaissance du ménage voisin, les Wolff. Le mari, architecte français, travaille à la construction du palais national de Mexico. Ils sont là une dizaine de jeunes architectes français. C'est le groupe Besnard (du nom de leur chef).

Pour me présenter, je n'eus qu'à dire que j'appartenais au groupe Boleo. Ici tous les Français appartiennent à un groupe. Lorsqu'un individu de langue française ne se rattache pas à un groupe bien défini, il faut a priori se défier de lui. On est « Palais de fer » (maison de lingerie et mode) ou bien on est « Buen Tono » (fabrique de cigarettes) ou bien « Importador » (nouveautés) ou simplement « Club français ».

Nous autres à l'Afinadora, on nous appelle « Boléo » parce que ce sont les mêmes capitalistes qui ont créé la Société d'affinage. À notre groupement se rattachent les mines d'Inguarand, l'exploitation agricole de l'Orilla (100 000 hectares), etc., etc. tout ça, c'est « Boléo ».

Dès que M. Wolff eut prononcé le mot Besnard et moi le mot Boléo, nous fûmes en pays de connaissance, nous avons des tas de relations communes. Mme Wolff est Suisse, mais heureusement pour son mari, elle s'habille comme une Française.

Après le déjeuner je m'abandonnai à un doux farniente sous la galerie de l'hôtel Morelos. Tu peux en voir ici une photographie. La cour est remplie de plantes équatoriales ou tout au moins tropicales. Confortablement installé dans un fauteuil à bascule, ayant sous les yeux des fleurs délicieuses rouges, violettes, jaunes d'or se détachant sur un beau feuillage vert, causant dans ma langue maternelle avec des compatriotes, j'oubliai vite ma vilaine usine et ses millions préoccupants.

Tous les Mexicains de la capitale rêvent de Cuernavaca. Ils n'en parlent qu'avec volupté. Tout le secret de ce pays enchanteur consiste à se trouver à mille mètres au-dessous de Mexico, à égale distance de l'air raréfié de la montagne et de la fièvre jaune qui ravage les côtes. Vraiment on y respire avec délice l'air embaumé.

Vers quatre heures, j'allai faire un tour au jardin Borda qui se trouve sur le bord d'un ravin à la porte de la ville. C'est une ancienne résidence de l'empereur Maximilien.

La végétation est luxuriante. Partout il y a des eaux courantes, et en descendant les gradins de la colline, on rencontre à chaque étage de belles pièces d'eau. Tout le jardin est un peu négligé, mais cela ajoute à son charme.

D'un kiosque à l'angle du jardin, on a une vue superbe sur le ravin. Au fond, coule un torrent, mais il est tout entier caché par la verdure. Dans le ciel des grands oiseaux de proie tournent lentement en traçant en l'air de grands cercles. Ils prennent les virages avec une adresse merveilleuse. Blériot et Wright ne sont pas encore de cette force-là.

En sortant du jardin de Borda, je tombai dans un magasin américain, où une délicieuse jeune yankee voulait absolument me dévaliser. Elle voulait que je lui achète toute sa boutique. Des dentelles à la vérité fort belles (ouvrage des femmes indiennes), des poteries plus ou moins aztèques, des tapis de la même origine, les inévitables cartes postales, des pierres précieuses (il y en a des quantités au Mexique) et jusqu'à un crâne d'indien dans une boîte en velours : le dernier crâne du dernier adversaire de Cortez ! Je m'échappai à grand-peine avec un tapis sous le bras gauche et une potiche sous le bras droit ; je bénissais le ciel de ne m'avoir pas donné une troisième main.

Avant le dîner, je montai sur la terrasse de l'hôtel Morelos. Le soleil justement venait de se coucher, il y avait encore quelques minutes de clarté avant la nuit. Les deux volcans énormes, le Popo et l'Ictlacihuatl se détachaient d'une façon superbe, blancs des neiges éternelles sur le ciel bleu parsemé de nuages roses. De l'autre côté, l'horizon était barré par les clochers, les tours et les dômes de la ville.

Après un dîner très satisfaisant, une bande de jeunes gens s'empara du piano et nous donna un excellent petit concert. Il y avait un jeune chanteur mexicain qui chantait si purement en français, que je le pris pour un compatriote. Mais il n'avait jamais mis les pieds en France.

Les musiciens eurent l'amabilité d'aller se coucher vers dix heures et je m'endormis tranquillement sur le canapé du salon sans rêver aux têtes de mort en sucre et aux cercueils en biscuit qui constituent le plus curieux ornement des villes mexicaines le jour de la Toussaint et le jour des Morts.

Le lendemain matin, j'envoyai une collection de cartes postales vers les quatre coins du monde et je m'en allai visiter le Salto de San Antonio. C'est une merveilleuse cascade qui se précipite dans un gigantesque entonnoir. La disposition des lieux est des plus curieuses. À mon grand regret, je n'ai pu trouver de bonnes photographies. La descente se fait par un raidillon glissant où il ne faut pas plaisanter. Au fond du trou, sous la pluie rafraîchissante de la cascade, je fis connaissance d'une famille espagnole. Ils ne voulurent pas me laisser rentrer à pied à Carnavaca et c'est dans leur carrosse attelé de deux mules pacifiques que je revins à mon hôtel.

Tout de suite après déjeuner, nous nous entassâmes dans les petits tramways. Il y avait des gens partout : dessus, dessous, en avant, en arrière, en grappes humaines, tous parlant des langues différentes. Nous sortons de Cuernavaca au milieu des fontaines et des jets d'eau. Par le viaduc, nous gagnons le chemin de fer où nous nous empilons à faire crever les wagons.

Je ne sais pas comment la locomotive a pu démarrer. Elle soufflait la pauvre ! tant qu'elle pouvait. Arrivés au haut du col, en pleine forêt, il fallut encore faire de la place à quatre chasseurs qui envahirent bruyamment le wagon, tout fiers de leur victoire sur un cerf innocent.

La nuit vint, et comme le train redescendait dans la vallée de Mexico, on apercevait au loin tout en bas, des milliers et des milliers de lueurs qui brillaient dans l'obscurité. C'était Mexico la ville des palais.

